

Hors de contrôle et no future

Bruno Dequen

Number 194, March 2020

Imaginaires du cinéma pour enfants

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/93093ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dequen, B. (2020). Hors de contrôle et no future. *24 images*, (194), 86–91.

Hors de contrôle et no future

PAR BRUNO DEQUEN



La chambre de Ferris Bueller reconstituée à l'identique par deux artistes de Chicago, Sarah Keenlyside et Joe Clement, 30 ans après la sortie du film



Ou comment toute une génération des années 1980 a appris à embrasser une vision anarchiste du capitalisme.

Encore aujourd'hui, le récit d'apprentissage demeure la pierre d'assise de la plupart des œuvres destinées aux enfants. Que l'univers soit fantastique ou réaliste, l'enjeu reste le même. Il s'agit, à la suite de multiples prises de conscience, de trouver sa place dans le monde et le sens de la vie au sein d'une communauté. Souvent encadrés par des équipes de pédopsychologues, les projets contemporains tentent ainsi d'inculquer de « bonnes » valeurs. Dans son versant le plus caricatural, on peut observer cette tendance au sein de la série *Descendants* qui comporte déjà trois films disponibles sur Disney +. Sur fond de comédie musicale à l'ère de YouTube, les enfants des grands méchants de l'univers Disney vont apprendre qu'il est préférable de faire le bien et qu'il n'est pas désagréable finalement de vivre dans un pensionnat pour familles riches. Bien entendu, pour atteindre le bonheur, ils vont devoir comprendre que leurs parents ont fait fausse route, mais que ces derniers peuvent changer eux aussi. Bref, tout ce beau monde supposément imparfait finit par incarner des modèles de gentils citoyens conformistes et les spectateurs en bas âge ressortent de là avec des leçons de vie inspirantes sur l'acceptation de soi et des autres.

Si l'on fait fi de sa nature profondément conservatrice, le parcours existentiel des personnages de *Descendants* s'inscrit dans la grande tradition du récit pour enfants. Après tout, même quand il s'agit de remettre en cause les figures d'autorité ou les

idéaux de société⁴, les histoires ont toujours su mettre de l'avant une certaine idée de progrès qu'il est possible d'atteindre à partir du moment où adultes et enfants questionnent ensemble le système. Mais que se passerait-il si des films destinés aux enfants n'avaient plus de message inspirant à faire passer ? Rétrospectivement, il est évident que seules les années 1980 et leur extase consumériste pouvaient produire les meilleures anti-leçons de vie de l'histoire du cinéma. De *Gremlins* (Joe Dante, 1984) à *Gremlins 2: The New Batch* (Joe Dante, 1990), en passant par *Pee-Wee's Big Adventure* (Tim Burton, 1985) et *Ferris Bueller's Day Off* (John Hughes, 1986), retour sur certaines des œuvres les moins pédagogiques jamais montrées à un jeune public.

LE MONDE DE PEE-WEE

Si l'adoption de comportements infantiles par des personnages d'adultes a toujours fait partie du cinéma burlesque, *Pee-Wee's Big Adventure*, le premier long métrage de Tim Burton, pousse cette logique encore plus loin en mettant en scène un véritable homme-enfant dans un univers qui, loin d'entrer en conflit avec lui, semble être l'extension de sa vision enfantine et matérialiste du monde. Habitant seul dans une maison qui ressemble à un parc de jeux, Pee-Wee se comporte comme un enfant gâté incontrôlable. Il grimace sans cesse, fait des bruits, gâche sa nourriture et accumule les mimiques puérides. Mais surtout, il ne s'intéresse qu'à une chose : ses biens matériels. Qu'il s'agisse de la collection de gadgets et de jouets qu'il achète dans sa boutique préférée et, plus que tout, de son vélo entreposé dans un garage au système de sécurité digne d'un film de James Bond imaginé par un enfant de cinq ans. Road movie rocambolesque dénué de conflits, *Pee-Wee's Big Adventure* envoie notre antihéros égoïste sur les routes de l'Amérique à la recherche de son vélo volé. Évidemment, il croisera le chemin de plusieurs personnages aussi attachants que gentiment marginaux (d'un évadé de prison au grand cœur à un groupe de motards satanistes finalement doux comme des agneaux).

De fait, il ne s'agit pas d'un récit initiatique. Mis à part une serveuse malheureuse qu'il encouragera à suivre ses rêves (découvrir la France, évidemment), aucune révélation n'atteindra Pee-Wee. Ce dernier ne redevient gentil avec son amie Dottie que parce qu'il a pu retrouver son vélo, et il jubile de voir la version *adulte* de ses aventures sur grand écran. Une conclusion logique puisque le monde que représente Tim Burton est moins ancré dans le réel que conçu comme un amalgame de références fantaisistes et cinématographiques à l'artificialité assumée. À l'image de sa maison qui est un bric-à-brac d'objets hétéroclites (d'un totem à une figurine de Lincoln, en passant par le traîneau du Père Noël et un ptérodactyle), Pee-Wee est finalement l'incarnation d'une obsession matérialiste pour la culture populaire qui n'est fondée que sur sa consommation excessive et jubilatoire. Une idée que Burton met superbement en scène lors d'une course-poursuite finale à travers un studio de cinéma dans lequel tout le cinéma commercial des années 1950 aux années 1980 est passé en revue (du western au clip d'un groupe de rock, en passant par Godzilla).

↑ Pee-wee's Big Adventure de Tim Burton (1985) → Gremlins 2: The New Batch de Joe Dante (1990) → Ferris Bueller's Day Off de John Hughes (1986)



IL ÉTAIT UNE FOIS... LES GREMLINS

Alors que *Pee-Wee* prend gentiment acte d'un monde coupé du réel par son obsession de la consommation, les deux films cultes de Joe Dante en sont le pendant lucide et anarchiste. Fables sans morale, les deux *Gremlins* mettent en scène des créatures sauvages qui, si elles saccagent une petite ville et un gratte-ciel de Manhattan, sont moins des symboles d'une révolte contre le système que l'incarnation d'une volonté d'exploiter sans limites ce que l'Amérique a à offrir : violence, cinéma, alcool et jeux. « Tout ce qu'ils veulent voir, c'est *Blanche-Neige et les sept nains !* », s'exclame le projectionniste d'un cinéma hors de contrôle dans le second volet sans compromis de Dante. Après avoir interrompu le film lui-même en brûlant la pellicule pour mieux faire des ombres

Tout comme Dante et Burton, John Hughes ne critique pas l'incapacité de la jeunesse à sortir du cadre capitaliste. Après tout, s'il est impossible d'imaginer une alternative, pourquoi vouloir juger ceux qui poussent sa logique consumériste à son extrême logique ?

080

chinoises qui reproduisent Lincoln (encore !) et un lapin, avant de faire jouer devant des enfants un film érotique en noir et blanc, il faudra l'intervention de Hulk Hogan, s'adressant directement aux spectateurs, pour que le film reprenne. Hogan, Disney, Lincoln... tout est mis sur un pied d'égalité, dans une logique d'amalgame qui cherche moins à critiquer qu'à mettre à nu la superficialité hypocrite d'une société qui ne jure plus que par le consumérisme. « Que voulez-vous ? », demande le présentateur télé au Gremlin doué de parole. « Nous voulons la civilisation. La Convention de Genève, la musique de chambre, Susan Sontag. », lui répond du tac au tac la créature tout en tirant à bout portant dans la tête de l'un de ses congénères.

Sur papier, les *Gremlins* auraient pu être des contes macabres conservateurs sur l'importance de la responsabilité et du respect de la communauté. Mais sous la direction de Joe Dante, il s'agit avant tout d'exutoires satiriques sur notre incapacité collective à sortir du capitalisme. Billy, le supposé héros, n'apprendra rien de ses mésaventures. Pire encore, son dessin de Kingston Falls, sa ville natale qui n'est rien d'autre que le décor générique de la petite ville américaine mise en scène dans tant de films, de *It's a Wonderful Life* (Frank Capra, 1946) à *Back to the Future* (Robert Zemeckis, 1985), servira d'ébauche pour un autre projet immobilier de son patron Daniel Clamp, avatar de Donald Trump que Dante ne diabolise d'ailleurs pas. Car s'il est lucide, le cinéaste

n'est pas moralisateur, trop conscient d'incarner lui-même cette obsession matérialiste pour des objets culturels qui nous évitent de nous confronter au réel (le sujet même de son beau *Matinee*, 1993). Cette vision pessimiste trouvera son aboutissement dans *Small Soldiers* (1999), une sorte de version Verhoeven de *Toy Story* dans laquelle il suffit à un nouveau mogul de signer quelques chèques pour acheter le silence de deux familles. Évidemment, lorsqu'un père de famille ne semble s'intéresser qu'à un système de cinéma maison lui permettant de voir des films de guerre (surtout la Seconde Guerre mondiale, sa « guerre préférée »), sa morale a un prix abordable.

PROFITER DE LA VIE ?

Même s'il déborde un peu de notre dossier puisqu'il s'agit d'un film pour jeunes adolescents, comment ne pas voir dans *Ferris Bueller's Day Off* la continuité des préoccupations de Burton et Dante. Héros de tous les ados des années 1980, Ferris incarne l'aboutissement d'une vision aussi faussement libératrice que satirique. S'il sèche les cours pour « profiter de la vie », Ferris est moins un véritable révolutionnaire en devenir qu'une incarnation gentille du *gremlin*. Décorée d'images et d'affiches qui vont de Bryan Ferry à Killing Joke, en passant par Elvis, Simple Minds et un drapeau anglais, la chambre de Ferris rappelle la surcharge de références qu'affectionnent Burton et Dante. Inutile de tenter d'interpréter une vision engagée du monde de la part du personnage. S'il collectionne autant, c'est simplement par plaisir. Totalement apolitique, le personnage ne cherche pas à remettre en question les codes de la société. Pris dans une quête hédoniste fondée encore une fois sur le matérialisme (conduire une voiture de luxe, manger dans un grand restaurant), la morale de Ferris s'exprime dès le début du film lorsqu'il déclare : « J'ai un test sur le socialisme européen. Je ne suis pas Européen. Pourquoi ça m'intéresserait ? Ils pourraient tous être des anarchistes socialistes que ça ne changerait pas le fait que je ne possède pas de voiture. »

Tout comme Dante et Burton, John Hughes ne critique pas cette incapacité de la jeunesse à sortir du cadre capitaliste. Après tout, s'il est impossible d'imaginer une alternative, pourquoi vouloir juger ceux qui poussent sa logique consumériste à son extrême logique ? Par contre, le grand portraitiste de l'adolescence américaine n'est pas dupe. Son film est moins porté par la vision de Ferris, qui n'évolue pas, que par le cheminement de Cameron, son meilleur ami dépressif. Dénué de passion ou d'intérêt, ce dernier est trop conscient de son vide intérieur pour « profiter de la vie ». Sous l'impulsion involontaire de Ferris, il va au moins prendre la décision de confronter son père absent... sans espoir de jours meilleurs, comme l'indique son triste sourire final. Mais il n'est pas seul à être sans avenir. En regardant Ferris faire son numéro, il déclare en souriant à nouveau « il finira cuisinier chez Venus ». Alors que Ferris fait danser toute la ville sur *Twist and Shout*, John Hughes murmure *No future...*

1. Voir les textes de Julien Fonfrède et Apolline Caron-Ottavi sur le rock et le burlesque.